



Article scientifique

Article

2000

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Les Alpes entre mythes et réalités

Raffestin, Claude

How to cite

RAFFESTIN, Claude. Les Alpes entre mythes et réalités. In: Revue de géographie alpine, 2000, vol. 89, n° 4, p. 13–26.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:4396>

Les Alpes entre mythes et réalités

Claude Raffestin

Université de Genève, département de Géographie, 112 Bd Carl Vogt, 1011 Genève, Suisse
claude.raffestin@geo.unige.ch

D'une réalité à l'autre...

Elle est révolue l'époque de la géographie triomphante au cours de laquelle certains auteurs croyaient, encore, que la représentation qu'ils donnaient des Alpes pouvait être le résultat d'une fantastique moisson d'informations, rassemblée sur le terrain, dont ils tiraient des fresques puissantes, l'adjectif n'est pas abusif, pour restituer « la réalité » alpine. Ainsi, légitimaient-ils leur droit à « écrire » les Alpes. La préoccupation du détail, chez la plupart d'entre eux, leur a fait oublier, souvent, que toute représentation doit affronter un formidable paradoxe. Derrière des « présents » successifs, dont les images sont sans cesse remaniées dans le détail, se dissimulent des « passés », sous forme de structures qui continuent à encadrer tous les changements. En d'autres termes, si la « sémantique » est modifiée dans le détail, la « syntaxe » subsiste en gros. Sans doute, est-ce le paradoxe géographique le plus puissant qui se puisse observer et qui caractérise les Alpes en particulier et la montagne en général.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir « L'homme et la montagne » de Jules Blache écrit en 1933¹. De la partie consacrée aux Alpes plus rien, ou presque, ne subsiste dans le détail : les transhumances ont quasiment disparu ou se sont transformées, de même que les migrations saisonnières et la pratique des petits métiers pour ne prendre que ces exemples. Pourtant, d'autres mouvements ont pris la place des anciens, les touristes ont remplacé les bêtes, des métiers nouveaux sont apparus si bien que « le visiteur qui fait les Alpes peut encore rêver sur les apparences de la terre primitive, comme sur l'authenticité des vieilles maisons, vieux villages, vieilles pierres, des vieux objets comme sur la vieille "race" de la population »².

Les Alpes dressent une « Méditerranée » pétrifiée, entre le Nord et le Sud de l'Europe occidentale et contraignent à la transgression, l'un des moteurs de l'histoire européenne. Les Alpes ne sont pas seulement un écoumène marginal et un habitat difficile, mais aussi et surtout un complexe à traverser, en d'autres termes une mosaïque de lieux

1. cf. Jules Blache, *L'homme et la montagne*, Gallimard, Paris 1933.

2. Bernard Crettaz, Dix questions pour réinterpréter une « Découverte » in *L'homme et les Alpes*, Éditions Glénat, Grenoble 1992, p. 35.

qui incitent aux voyages, un système à connaître pour comprendre l'Europe. Plus qu'aucune autre région, les Alpes postulent un «ici» et un «ailleurs» qui ont conditionné les activités des populations, leurs échanges et leur existence tout entière qui n'est pas seulement celle de «Ego, ici et maintenant» mais encore celle de «Alter, là-bas et maintenant». À cette occasion, on découvre un nouveau paradoxe: l'apparent isolement alpin ne se conçoit pas sans l'interpénétration du reste du monde qui apporte les mutations génératrices d'innovations adaptées et remaniées par cette «syntaxe» alpine qui transcende l'histoire.

Braudel ne s'y est pas trompé, lui qui, dans son chef-d'œuvre a intitulé le premier paragraphe de son premier chapitre «Tout d'abord les montagnes»³. Il s'en explique et fonde, mieux qu'aucun autre, ce rythme de l'ici et de Tailleurs, de l'habitat et du voyage : « La Méditerranée, n'est-ce pas tout d'abord une mer entre des montagnes ? Il importe de le marquer fortement sur le plan de l'histoire, puisqu'on néglige ordinairement de noter le fait et ses conséquences, qui sont nombreuses»⁴. À leur tour, les Alpes ne sont-elles pas des montagnes entre des plaines, amples au Nord, fragmentées et resserrées au Sud? Elles jouent un rôle symétrique, sinon comparable, à la Méditerranée. À l'espace «pur» de la mer qui offre à tous, par son uniformité, les mêmes conditions donc les mêmes potentialités, les Alpes opposent un espace «tempétueux» dont l'hétérogénéité génère des écosystèmes variés, qui récapitulent verticalement la latitude, à l'intérieur desquels l'insertion exige des prodiges et contraint les hommes à imaginer des solutions originales pour affronter la rareté et la frugalité qui en dérivent.

Les Alpes constituent une « frontière » au sens américain du terme. Non pas une « frontier » qui bouge se déplace, d'un bord à l'autre, d'une côte à l'autre mais une « marche » intérieure sans cesse à conquérir, à reconquérir par le jeu incessant des adaptations et des innovations qui viennent de l'extérieur. Ce n'est pas une «frontier» faite d'espace seulement, mais encore de temps. Une marge entre un ici et un ailleurs, certes, mais encore entre un aujourd'hui et un demain que les hommes façonnent au gré des contraintes et des opportunités.

Les hommes ont quitté les Alpes, mais ils y sont revenus, ils les quittent encore, mais ils y reviennent, chargés d'autres projets, d'autres idées, d'autres valeurs. Les hommes ont évité, oublié et banni les Alpes, mais ils s'y sont enfoncés, les ont chantées et exaltées. Traversées par les flux et les reflux de l'histoire humaine autant que par ceux de l'histoire de la nature, les Alpes ne se découvrent que dans le regard croisé des habitants et des voyageurs qui ont précédé les géographes. Elles ne naissent socialement qu'au travers d'une ethnographie avant la lettre qui s'élabore en Europe entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

3. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, A. Colin, Paris, 1985 (6^e édition), p. 22.

4. Ibid.

Des regards croisés

Saisir le vécu au présent n'est déjà pas aisé, mais le saisir au passé confine à l'impossibilité car il n'est plus alors qu'une représentation, connaissance médiatisée par des valeurs dont la signification est difficile à retrouver et à maîtriser. Pourtant, nous disposons de documents comme, par exemple, cette autobiographie de Thomas Platter, ce chevrier valaisan du XVI^e siècle devenu recteur des écoles de Bâle⁵. Né à Grächen, en 1499, Thomas Platter a vécu une vie presque trop exemplaire, trop révélatrice en tout cas de ce vécu alpin. Très jeune, il perd son père fauché par la peste alors qu'il allait chercher de la laine à Thoun. Remarqué par Matthieu Schiner qui lui prédira un avenir hors du commun : « Pour sûr, cet enfant ne sera pas ordinaire et probablement qu'il ne tardera pas à devenir prêtre »⁶. De fait, après bien des pérégrinations, Platter deviendra recteur de l'école de la Cathédrale de Bâle. L'autobiographie de Platter, « écrite à la diable », en seize jours dit-on, en vieil haut-valaisan est intéressante à beaucoup d'autres égards. Elle révèle les conditions de vie et les représentations d'un homme du XVI^e siècle : « ... chacun de nous portait sur le dos un bissac contenant du pain de seigle et du fromage ; ... » « J'avais bien peur : je voyais de grands vautours voler au-dessous de moi et j'appréhendais qu'ils ne m'enlevassent comme ils enlèvent quelquefois dans les Alpes les enfants ou les agneaux »⁷. La peur de la montagne n'est pas seulement celle des voyageurs, comme celle de Montaigne qui traversera les Alpes à la fin du XVI^e, elle est aussi celle des habitants : « Quand je vis où j'étais, non ! jamais dans ma vie je ne ressentis une telle frayeur : si j'eusse fait seulement quelques pas de plus en avant, je serais tombé dans un horrible précipice, profond de plusieurs milliers de toises »⁸. Par ailleurs, Platter nous montre, par avance, que l'idéalisation de la montagne, à laquelle se livreront certains auteurs du XVIII^e siècle, n'est pas recevable sans correctifs : « Tout ce que je sais, c'est que j'avais rarement les pieds en bon état ; toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures, souvent des chutes dangereuses ; point de souliers ni de sabots pendant une grande partie de l'été ; parfois une soif tellement insupportable que, pour l'apaiser, je buvais mon urine dans ma main ; en fait de nourriture, le matin avant le jour une bouillie de farine de seigle ; le soir du fromage de lait cuit ; tout cela, il est vrai, en quantité suffisante ; coucher sur le foin en été, en hiver sur une paille pleine de punaises et même de poux : voilà quel est le sort ordinaire des pauvres petits pâtres que les paysans envoient dans les solitudes des montagnes. »⁹ Nous sommes loin du tableau idyllique que brossera Albrecht von Haller, au XVIII^e siècle !

Décidé à s'instruire, Thomas Platter quittera le Valais pour partager la vie des *scholastici*, participera aux luttes des réformateurs, reviendra en Valais pour prêcher la Réforme, publiera, en tant qu'imprimeur, l'Institution chrétienne de Calvin et rencontrera Erasme. Cette vie bien remplie ne sera pas celle de tous les Alpains, tant s'en faut, mais elle résume, par les mouvements auxquels elle s'est pliée, le paradoxe alpin.

5. Thomas Platter, *Ma vie, L'Âge d'Homme*, Lausanne, 1982.

6. Ibid. p. 19

7. Ibid. p. 20-21

8. Ibid. p. 25

9. Josias Simler, *Die Alpen*, Carta Verlag, Pfalzheim, 1984.

Au XVI^e siècle, le regard de l'Autre est incarné par Josias Simler, contemporain de Platter mais plus jeune que lui de 31 ans, qui dans son « *De Alpibus Commentarius* » va donner une représentation complète des Alpes, une sorte d'encyclopédie alpine, qui par son caractère systématique deviendra une sorte de modèle pour les travaux ultérieurs¹⁰. Publiée en 1574, l'œuvre de Simler n'est évidemment pas la première à s'intéresser aux Alpes sur lesquelles on disserte depuis l'Antiquité, mais c'est probablement la plus systématique. Dès la préface, Simler met en évidence le rôle très particulier de la montagne : « *Wo nur immer der Blick über die Erde schweifen mag, trifft er auf Ebenen und Berge. Indessen wirken die letzteren, ohne dass ich es mir zu erklären vermöchte, durch ihre gewaltige Höhe weit eindrucklicher auf unserem Geist und erfüllen uns mit grösserer Bewunderung als die ersteren mit den weiten Flächen des platen Landes* »¹¹. L'effet de la montagne sur l'homme est à ce point puissant qu'il est immédiatement explicité : serait-ce parce que les « hauteurs » ont été créées pour le service des dieux ou que, selon une croyance populaire, les hauts lieux sont l'habitat naturel des divinités protectrices ? En tout cas, cette fascination pour la montagne n'est pas récente car elle a traversé toute l'histoire humaine des origines à nos jours et Simler, qui s'en fait l'écho, n'en est qu'un témoin parmi beaucoup d'autres.

Préoccupé, comme avait pu l'être Hérodote par les mesures, Simler s'est efforcé de donner des informations sur la longueur, la largeur et la hauteur des Alpes. Bien que sujettes à caution, les estimations qu'il a pu faire, en s'abritant derrière l'autorité des Anciens, ne sont nullement irrecevables : autour de 150 km pour la largeur entre l'Italie et l'Allemagne et de 1098 km pour la longueur d'ouest en est¹². Évidemment, il éprouve, et pour cause, les plus grandes difficultés à évaluer les altitudes à propos desquelles ses sources sont encore plus incertaines.

Dans cette sorte de géographie historique des Alpes, Simler mettra en scène les grandes traversées alpines faisant la part belle à Hannibal et aux Gaulois. Il est probablement l'un des premiers à avoir systématisé les dénominations alpines utilisées quasiment jusqu'à nos jours.

Par ailleurs, à côté de notations sur les eaux, les minéraux, les plantes et les animaux dans les Alpes, Simler a consacré un intéressant chapitre aux difficultés et aux dangers de la circulation dans les Alpes. Partie d'une grande modernité car il y évoque les risques qui ne seront pris en compte par le monde savant que beaucoup plus tard. Il a insisté sur l'étroitesse des chemins et des routes, sur les dangers d'éboulement, sur les risques de la glace et de la neige, sur les avalanches, sur le froid et les tempêtes. Très probablement, est-il à l'origine de certains jugements négatifs qui impressionneront les voyageurs au cours des siècles suivants et qui alimenteront la prévention de beaucoup à l'endroit de la montagne.

10. Josias Simler, *Die Alpen*, Carta Verlag, Pforzheim, 1984.

11. « Quel que soit l'endroit sur terre où le regard peut errer, il rencontre des plaines et des montagnes. Sans que je puisse comprendre pourquoi, ces dernières, du fait de leur puissante élévation, exercent une impression sur notre esprit, et nous remplissent d'une plus grande admiration que les vastes espaces des pays plats. » Ibid., p. 39

12. Ibid. p. 51

Bien que né à Zurich, à proximité des Alpes, Simler, au contraire de Platter, n'est pas originaire des Alpes et, quand bien même il en a une expérience, elle n'est pas celle de l'habitant mais celle du voyageur qui s'abrite derrière l'autorité des textes. Il est encore très proche de Strabon qui, le plus souvent, préfère les textes aux observations dans le terrain. Simler n'est pas «géographe» au sens moderne du terme, il est humaniste et privilégie l'observation documentaire plutôt que l'observation directe. Son «regard» est médiatisé par le document comme le sera celui de beaucoup d'autres jusqu'au XIX^e siècle. Quoi qu'il en soit Simler a écrit les premières pages de la littérature alpine à une époque où l'on faisait peu de place à la montagne.

D'un mythe à l'autre

Les Européens ont accepté d'affronter la montagne, très tôt, pour connaître l'Italie et ont été contraints d'emprunter les grands cols. Entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e la tradition du voyage vers l'Italie, prend de l'ampleur avec le « Grand Tour» des jeunes Anglais et d'écrivains comme Goethe pour culminer, au XX^e siècle, avec un André Suarès. Ne serait-ce pas cette puissante attraction exercée par l'Italie sur l'esprit européen qui, finalement, a fait découvrir la montagne. Comment ne pas reprendre, ici, la formule de Suarès à propos du voyage : « Comme tout ce qui compte dans la vie, un beau voyage est une œuvre d'art, une création »¹³. Goethe aurait pu écrire une phrase semblable, lui pour qui, finalement, tout était œuvre d'art. Sous-produit de la connaissance de l'Italie, la découverte de la montagne ne remonte guère au-delà du XVIII^e siècle. Pourquoi ? Parce que la traversée des Alpes était parfois aussi dangereuse que celle de la Méditerranée, avec ses tempêtes, ses récifs et ses pirates. De tout temps, les montagnes furent l'asile des rebelles.

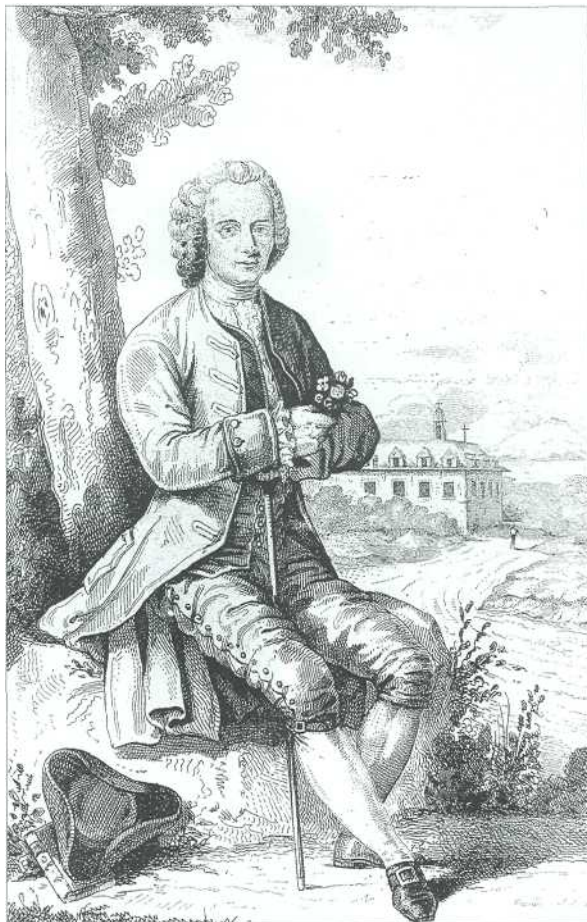
Les témoignages des voyageurs convergent toujours pour dénoncer les dangers, l'inconfort, les souffrances endurées, le caractère peu hospitalier des habitants. C'est le juste hommage rendu par le voyageur à l'habitant dont ces inconvénients sont le lot quotidien. Et pourtant, la page sera tournée, au cours du XVIII^e siècle, par Albrecht von Haller qui, dans son poème *Die Alpen* évoquera un âge d'or qui n'existait à l'époque que dans son esprit mais cela n'en marquera pas moins le début du mythe alpin auquel sacrifieront jusqu'à nos jours toutes les générations.

L'idéalisation de la montagne à travers les mythes n'en finit pas puisque des mouvements politiques actuels ne cessent pas, non plus, de faire référence aux « farouches vertus alpines» et à l'esprit d'indépendance. Ceux-là mêmes qui y croient, sont victimes d'une illusion et trompés par une habile mise en scène, une espèce de construction culturelle à l'usage du peuple, pour dissimuler des intentions extrémistes.

Si le rôle d'Albrecht von Haller a été considérable, encore qu'il ne faille pas exagérer sa diffusion partout en Europe, celui de Rousseau, avec la Nouvelle Héloïse, parue en 1761, l'a été davantage. Mais là encore, il s'agit davantage d'un sentiment diffus pour

13. André Suarès, *Le voyage du Condottière (vers Venise-Sienne-Florence)*, Paris, 1932.

Portrait de
Jean-Jacques Rousseau.
Gravure. Musée Dauphinois



un type de paysage, mélange d' eau et de rochers comme celui de Meillerie, plutôt qu'une connaissance réelle de la montagne : « la haute montagne, âpre, rude, inhumaine ne pouvait plaire à Rousseau. Elle n'accueille pas le voyageur. Indifférente à l'homme, elle ne peut charmer celui qui ne cherche pas à la comprendre, à l'aimer pour elle-même, et non pour soi »¹⁴. Il n'en demeure pas moins qu'à travers son œuvre, Jean-Jacques fera aimer la Suisse et provoquera maint pèlerinage sur les traces de Julie quand bien même la réalité découverte, à la fin du voyage, devait démentir les images rêvées qui les avaient fait entreprendre.

14. Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Librairie Dardel, Chambéry, 1930, p. 3.

« Je m'aperçois que ce pays ignoré, [le Valais], mérite les regards des hommes, et qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des spectateurs qui sachent le voir. » (*Julie ou La Nouvelle Héloïse*)

À la suite de Haller et de Rousseau, des artistes, souvent commandités par de puissants personnages, illustrèrent la montagne, le plus souvent comme ils pensaient qu'il fallait la voir plutôt que comme elle était réellement. Médiatisées par certains discours ambiants « les Alpes sont un décor déformé » payant tribut au goût du temps¹⁵. Encore faut-il mettre à part les Anglais qui sacrifièrent peu à la mode lancée par von Haller et Rousseau, mais en revanche s'intéressèrent aux Alpes du point de vue scientifique : «... : les montagnes entraient plutôt dans la science que dans la littérature. »¹⁶ Il y avait d'ailleurs une tradition en Angleterre depuis la parution, en 1681, de «The Sacred Theory of the Earth» par Thomas Burnet qui ouvrit la voie aux Neptuniens dont Gottlob Werner fut un éminent représentant. C'est ainsi la préoccupation scientifique qui incite H.B. de Saussure à entreprendre l'ascension du Mont-Blanc et à rédiger « les Voyages dans les Alpes ».

Au XIX^e siècle, littérature et science se séparèrent: la promotion de la montagne et des Alpes en particulier par les poètes d'une part et le développement de la géologie et des sciences annexes d'autre part. Les peintres romantiques comme Caspar David Friedrich, pour ne citer que lui, alimentèrent le mythe du paysage alpin.

Sous la Restauration, les voyageurs anglais reprirent le chemin des Alpes : pour Shelley et Byron leurs paysages furent une révélation. L'ode au Mont-Blanc de Shelley dénote les fortes impressions qu'il ressentit. Byron, dans Manfred, fera la part belle au thème de la montagne inhospitalière à laquelle l'homme doit s'imposer.

Le romantisme d'une manière générale donnera beaucoup de pages sur les Alpes, plus ou moins heureuses et bienvenues d'ailleurs, mais surtout il donnera le goût des légendes¹⁷. La vague de Guillaume Tell véhiculera l'idée de liberté si chère en ces périodes de la Sainte Alliance. Mais le plus souvent, la montagne sera plus un prétexte qu'une réelle occasion à la connaître. On citera, pour mémoire, les fameux voyages en zigzag de R. Töpffer qui, à travers l'humour et la drôlerie, feront passer des choses sérieuses, par exemple l'influence morale que les Alpes exercent sur les âmes: «Voici des rocs nus, qu'on les escalade! D'âpres climats, d'éternelles glaces, qu'on les affronte! Ainsi se retrempe le courage, ainsi revient la vertu!¹⁸» Ces idées qui n'étaient déjà plus originales depuis que von Haller avait écrit son poème un siècle auparavant seront reprises pratiquement jusqu'à nos jours à l'usage de la jeunesse pour lui donner le goût de l'effort.

Mais parallèlement se développa l'alpinisme qui ranimera le souvenir d'abord de Saussure et ensuite comme activité sportive mais aussi et surtout en liaison avec la

15. Ibid. pp. 24-25

16. Ibid. p.42

17. Ibid. p. 57

18. Cité par Claire-Eliane Engel, *op. cit.*, pp. 184-185

science, comme en témoignent les excursions de Louis Agassiz, naturaliste neuchâtelois, qui venait vérifier ses théories sur les glaciers et faire des mesures. Un géologue anglais Forbes publiera avec ses «*Travels through the Alps of Savoy*», en 1843, le premier traité de géologie glaciaire anglais. Il faudra attendre la seconde moitié du XIX^e pour que naisse vraiment l'alpinisme sportif dégagé de tout autre préoccupation littéraire ou scientifique. On se gardera d'oublier l'œuvre passionnée de Ruskin qui fut un grand connaisseur et praticien des Alpes tout en ne sombrant pas dans les pastorales de Rousseau, conscient qu'il était de la médiocrité de la vie des habitants, de leur misère et de leurs superstitions. Ruskin n'échappera pas, d'ailleurs, à une forme de moralisation de la montagne fortement teintée de déterminisme.

Michelet, avec apparemment moins de bonheur, lui fera écho dans son livre sur la montagne qui cherchera à fonder une mystique laïque de la régénération par l'altitude censée fortifiée tout à la fois le corps et l'âme. Il pensait, à tort ou à raison, que les Alpes avaient un message à délivrer: message de liberté et d'indépendance, de démocratie et de solidarité, de générosité et d'hospitalité.

Tous ces regards jetés depuis le XVIII^e sur les Alpes ont évidemment contribué à construire autant la réalité que le mythe des Alpes. Les collectivités nationales y puiseront des images morales dont les États se serviront comme autant de leviers pour réaliser de vastes entreprises tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des Alpes.

S'il fallait trouver une transition entre ces regards multiples et ceux de la géographie du XX^e siècle, il est loisible de se hasarder à proposer celui d'Elisée Reclus dont on connaît les problèmes, consécutifs aux événements de la Commune, qui le contraindront à l'exil en Suisse, après avoir échappé à la condamnation à mort, dans un premier temps, et à la déportation, dans un second. L'œuvre de Reclus, souvent pillée, mais rarement citée, par la géographie française officielle, n'en a pas moins marqué des générations d'hommes cultivés dans le dernier quart du XIX^e siècle et surtout chez les Américains et les Anglais. La France ne l'a redécouvert que dans les années 1960. C'est d'autant plus étonnant que ses textes sur la montagne en général et sur les Alpes en particulier sont d'une richesse et d'une fraîcheur remarquables.

Dans son livre intitulé *La Terre*, qui date de 1867, mais qu'il a commencé un peu après 1850, alors qu'il avait tout juste un peu plus de 20 ans, il relate dans la préface qu'il en a crayonné le plan en Irlande. Dans ce livre qu'il est loisible d'assimiler à une géographie générale, il consacre 64 pages aux montagnes qui commencent par une évocation qui montre très clairement que l'attitude vis-à-vis de la montagne a bien changé depuis le XVII^e siècle : « De nos jours on n'adore plus les montagnes ; mais du moins ceux qui les connaissent les aiment d'un amour profond. Gravier les hauts sommets, jadis considéré comme une folie, est actuellement une véritable passion¹⁹ ». « Dans l'avenir, quand les Alpes et les autres chaînes accessibles du monde seront parfaitement connues, les mémoires de ces Clubs seront l'Iliade des coureurs de montagnes et, et l'on se racontera les exploits des Tyndall, des Tuckett, des Whymper, des Coaz, des

19. Elisée Reclus, *La Terre*, Paris 1967, pp. 143-144

Teobald, des Dollfus-Ausset et autres héros de cette grande épopée de la conquête des Alpes, ... ». Reclus, non sans émotion, écrit : « La prise de possession des Alpes coûtera certainement encore beaucoup de vies précieuses, car elle est loin d'être terminée, même dans les régions où les marcheurs se pressent en plus grand nombre, comme dans les massifs du Mont-Rose et du Mont-Blanc »²⁰.

Mêlant géographie physique et géographie humaine, Reclus montrera que « C'est au relief et à la distribution des Alpes, dont les glaciers épanchent en les mesurant, les eaux de l'Europe occidentale que les peuples de cette partie du monde doivent indirectement leur vie et leur civilisation »²¹, mais il sera l'un des premiers, sinon le premier, à montrer que les Alpes ne sont pas une barrière insurmontable comme peut l'être, à certains égards, la chaîne des Pyrénées. Cette idée d'une chaîne alpine plus obstacle que barrière annonce la vision de Braudel.

À propos des constructions ferrées, on retrouve ici l'homme favorable au progrès et à la modernité. La nécessité pour les œuvres de l'homme de se prémunir contre les catastrophes, éboulements et glissements de terrain, dont il donne des exemples multiples n'est pas moins mise en évidence et relativement à la neige, il évoque les avalanches et leurs destructions à travers des exemples historiques valaisans du XVII^e et du XIX^e. Il montre assez clairement le rôle des bois et des forêts dans la protection des établissements humains : « Au val d'Andermatt, à la base septentrionale du Gothard, peine de mort était prononcée jadis contre tout homme coupable d'avoir attenté à la vie de l'un des arbres qui protégeaient les habitations. Bien plus une sorte de malédiction mystique pesait sur cet acte impie, et l'on se racontait avec effroi que le sang coulait de la moindre branchille abattue. C'est qu'en effet la mort d'un arbre pouvait être payée par la mort d'un homme »²².

On comprendra pourquoi, certains géographes français contemporains, réhabilitant la pensée de Reclus, avec un certain retard, néanmoins, ont voulu voir en lui un précurseur de l'écologie. Mis à part le fait qu'il faut se méfier de la notion même de précurseur, cela n'ajoute rien à la gloire de Reclus de lui prêter des intentions qu'il n'avait probablement pas. Son contemporain l'Américain G.P. Marsh, par son ouvrage *Man and Nature*, est probablement davantage un précurseur de l'écologie que Reclus malgré les remarques intéressantes de celui-ci. Reclus est surtout conscient, et c'est déjà considérable, de l'importance de l'action régulée des hommes dans le territoire qu'ils habitent et aménagent.

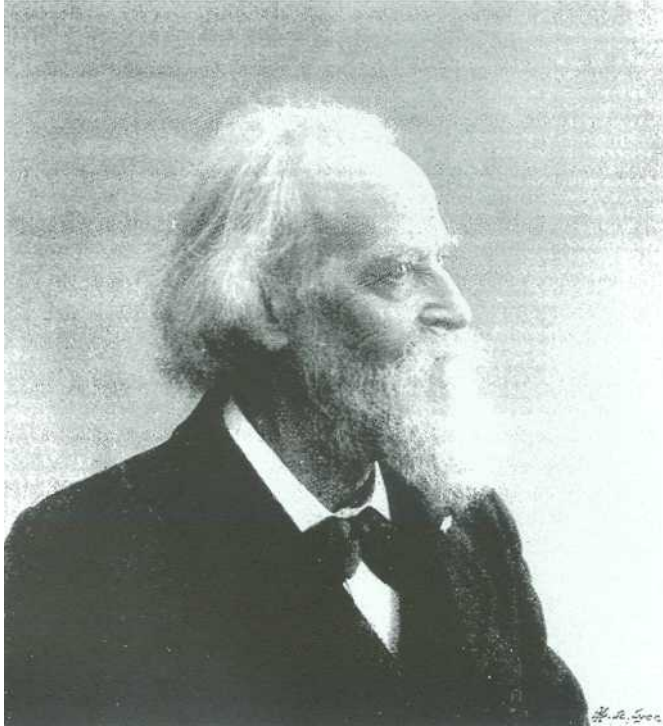
Relativement au monde vivant, Reclus en se faisant l'écho d'observations générales déjà connues au XVIII^e explicite le rôle formidable de la verticalité des montagnes : « Par suite de l'abaissement graduel de la température sur les pentes des montagnes, des zones de végétation, analogues à celles qui se succèdent de l'équateur au pôle sur la rondeur

20. Ibid. p. 145

21. Ibid. p. 178

22. Ibid. p. 219

Elsée Reclus.
Photo de Buisson



du globe, s'étage de la base au sommet des monts. Pour la flore comme pour le climat, on croirait marcher dans la direction du cercle polaire, à mesure qu'on s'élève sur les flancs d'un pic à une plus grande altitude au-dessus des plaines; seulement les intervalles de climat que l'on mettrait des jours à franchir en voyageant vers le pôle, on les traverse en quelques minutes d'ascension, puisque dans les montagnes, une hauteur de 160 à 240 mètres correspond en moyenne à un degré de latitude». Il ne mettra pas moins de pertinence à analyser les phénomènes des migrations saisonnières : « Les villages presque déserts pendant les mois de neige, se repeuplent au printemps, et le petit marchand de la plaine se remet courageusement au dur travail de la culture sur le maigre sol qui recouvre les rochers». Cherchant l'influence du sol sur les hommes Reclus écrit : « Chaque sol a sa race spéciale : le granit a la sienne, les terrains calcaires ont la leur, ... ». On sait qu'il ne faut pas prendre, à l'époque où Reclus écrit, le mot race au sens actuel mais plutôt dans le sens de groupe humain. André Siegfried, le père de la géographie électorale, fera des remarques semblables trois-quarts de siècle plus tard. Reclus n'est pas pour autant assimilable à un déterministe car il est parfaitement conscient que l'histoire est celle des rapports de l'homme avec le globe, les parties de celui-ci pouvant être successivement ou alternativement favorables ou défavorables au développement de la civilisation. Chaque partie a son rôle dans l'histoire de l'humanité par le

travail des hommes eux-mêmes : « Sur les pentes des montagnes de la Suisse, l'homme a également poussé les cultures bien au-delà de leurs limites naturelles. Dans plusieurs vallées des Alpes, des champs de seigle, d'orge et d'avoine, atteignent 1500, 1600 et même, dans le val Tournanche, jusqu'à 1984 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 700 mètres à peine de la limite des neiges persistantes. Le plus haut village de la Maurienne, en Savoie, se trouve à 1798 mètres de hauteur moyenne et néanmoins les habitants lui ont donné le nom de Bonneval, par une sorte de gratitude à l'égard des terres qu'arrose le torrent d'Arc». Ce n'est pas par hasard qu'il écrit «l'homme pétrit à son image la contrée qu'il habite».

Reclus reprendra ces idées dans *Histoire d'une montagne* dans un chapitre qu'il intitule le libre montagnard et qui se trouve dans le droit fil de la pensée de Carl Ritter, géographe allemand contemporain de Alexander von Humboldt: «Le plissement de la surface terrestre en montagnes et en vallées est donc un fait capital dans l'histoire des peuples, et souvent il explique leurs voyages, leurs migrations, leurs conflits, leurs destinées diverses ». Il résume les linéaments d'une géographie humaine générale de la montagne fondée sur la notion de genre de vie bien avant que Vidal de La Blache ne développe au détour du siècle cette notion. De la même manière que chez Carl Ritter, Reclus manifeste des tendances morales et éthiques qui sont fortement influencées par son credo libertaire qu'on pourrait résumer par cette phrase qu'il a écrite dans le numéro 2 de la Tribune des peuples en mai 1886 : *l'étude de la nature est notre seule religion* et plus loin à propos de la société future : *C'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de vie*.

La pensée géographique de Reclus n'est pas exempte d'idéologie et il voit dans la montagne une école de liberté fantastique. A bien des égards, il est un héritier lointain de A. von Haller et de son poème *Die Alpen*. Il voit, à tort ou à raison, dans les montagnes et dans les Alpes en particulier « le trésor inappréciable de la liberté » (2-10). Il se fait ainsi l'écho de tous ces mythes dont le retentissement sera extraordinaire en Suisse, au moment où se constitue l'identité nationale dans les dernières années du XIX^e siècle : «Les hautes vallées de la montagne étaient libres, libres les montagnards, ... ». C'est pourquoi, il n'hésitera pas à écrire que « comparé à celui des Alpes, le rôle des autres chaînes de montagnes, dans l'histoire de l'Europe, est tout à fait secondaire et n'a qu'une importance locale »²³.

Relativement à la France, il fera la part belle aux Alpes et il s'attardera longuement sur les passages qui font communiquer la vallée de la Durance et les régions provençales avec les hauts bassins du Pô, de la Doire et de la Stura, c'est-à-dire avec toutes les plaines qui entourent le massif du Montferrat²⁴ (2-187). Mais «les cols des Alpes, entre le mont Genève et le col de Tende, ne sont guère fréquentés que par des Piémontais qui viennent chercher de l'ouvrage en France ou qui s'en retournent dans leur patrie, plus riches de quelques écus. Au commencement de l'hiver, ils traversent la montagne par bandes; même au

23. Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, Paris 1876, p. 19

24. Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, Paris, tome 2, 1883, p. 187.

milieu des grands froids, il en est un certain nombre qui se hasardent dans les neiges, au risque de se perdre si la tourmente ou le brouillard vient à les surprendre»²⁵ (2-188).

Il est assez étonnant de voir avec quelle acuité, Reclus, largement autodidacte, jette les bases, en langue française, de la géographie humaine contemporaine. Nul doute que s'il avait été universitaire et n'avait pas été rejeté par la France comme indésirable pour ses idées politiques, il aurait fondé une école bien avant Vidal de La Blache. A bien des égards, il préfigure aussi Ratzel qui commencera à donner ses grandes œuvres au moins 10 ans après Reclus. Il y a d'ailleurs d'énormes points communs entre les deux hommes relativement à la conception de la géographie. Ainsi à propos des passages, il ne s'étend pas seulement sur leur signification quant aux échanges mais encore sur leur signification stratégique, comme le fera Ratzel dans sa *Politische Geographie*.

Il ne manque pas non plus de faire des notations démographiques importantes en insistant sur le dépeuplement des hautes vallées de la Savoie qui ont perdu le quart de leur population au bénéfice des plaines basses d'Annecy, de Moutiers et de Chambéry. Il évoque aussi les grands projets déjà à l'ordre du jour du tunnel sous le Mont-Blanc qui par un chemin de fer aurait dû relier Saint-Gervais à Cormayeur comme on disait à l'époque. Evidemment c'est le chemin de fer qui est évoqué car au moment où Reclus écrit le volume 2 de sa Nouvelle Géographie universelle l'automobile est encore en préparation et on ne suspectait guère le succès qu'elle aurait ultérieurement.

Constatant les crues destructrices de l'Arve, il suggère un barrage au-dessous du confluent du Rhône et de l'Arve, mais il ajoute : «Toutefois, il n'est point à espérer dans l'état politique actuel de l'Europe, que pareille œuvre soit commencée et menée à bonne fin : trop d'intérêts opposés sont en lutte pour que l'intérêt général, sans distinction de frontières, puisse prédominer»²⁶.

Tout naturellement quand il aborde la Suisse dans le tome 3, Reclus exalte les Alpes qui fournissent l'eau aux régions environnantes et dont découle la richesse. Les remarques aujourd'hui classiques qu'il a faites sur la Suisse ont été reprises jusqu'à l'excès par des auteurs qui n'en connaissaient pas toujours l'origine. Il fait du Gothard la clé de voûte du système alpin suisse comme il le fait aussi du système politique. Son analyse des grands axes et des grands passages est d'une lucidité dont pourraient s'inspirer nos responsables actuels : « la Suisse finirait par devenir une sorte d'impasse si elle ne pouvait offrir une voie ferrée au commerce de transit: denrées et marchandises passeraient toutes, soit en France par le tunnel de Fréjus, soit en Autriche par le col du Brenner»²⁷. Il discutera avec maîtrise les avantages respectifs du Gothard et du Simplon.

En matière de géographie humaine, cédant en cela à un *Zeitgeist* de l'époque, Reclus se laisse aller à des jugements qui seraient considérés aujourd'hui comme « politiquement incorrects » mais qui n'avaient nullement cette connotation à l'époque car ils s'apparentaient à une sorte de psychologie des peuples : « Le Suisse est lent, mais il est

25. Ibid. p. 188

26. Ibid. p. 212

27. Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, tome 3, Paris, 1878, p. 120

tenace. Il ne se laisse point détourner de son œuvre par de soudaines fantaisies, mais, au besoin, il sait parfaitement utiliser les bonnes idées qui lui viennent d'ailleurs. En toutes choses, il vise à la réalisation pratique et l'un des avantages qu'il a su conquérir est celui d'une liberté matérielle plus grande que celle de tout autre Européen. Parmi les nations, c'est le peuple suisse qui s'est rapproché le plus de l'idéal, purement politique, du gouvernement direct par les citoyens»²⁸ (3-83). C'est à la nature selon lui que les Suisses sont redevables de leurs libertés politiques et du maintien de leur indépendance nationale. 11 n'échappe pas à l'idéalisation des Alpes et probablement, comme il sera beaucoup lu au XIX^e contribuera-t-il à répandre le mythe helvétique un peu partout dans le monde.

On notera au passage les prémonitions remarquables de Reclus qui annonce sur la rive nord du Léman la formation d'une cité continue, l'ancêtre en quelque sorte de la métropole lémanique qui, pourtant, à l'époque n'était guère lisible sur la carte mais c'est sans doute à cause de la fréquentation des touristes étrangers : « par leur population cosmopolite, Montreux et Vevey sont devenus la propriété du genre humain »²⁹. Genève qu'il qualifie, à juste titre à l'époque, de plus grande ville de Suisse est remarquablement analysée.

Il serait aisé de multiplier les citations pour mettre en évidence la part des mythes et des réalités dont Reclus s'est fait le diffuseur, mais peut-être est-il plus juste de dire qu'il a joué, pour le monde francophone, le même rôle que A. von Humboldt pour le monde germanophone. Il a éduqué les hommes de son temps à la contemplation de la nature et il leur a donné le goût de la découverte du terrain exactement comme Humboldt l'avait fait. Patrick Geddes, dans un hommage à Reclus, en 1905 me semble avoir dit l'essentiel: «For though Reclus could not rival the historic insight of Comte, the imagination of Michelet, the technological mastery and interpretation of Le Play, the psychology of Taine, the abstract power of Spencer, or the like, he had the advantage of knowing in his own way more of the concrete world than any of these, perhaps than all put together; hence his presentment of sociology may be well looked forward to»³⁰.

Conclure?

Il ne faut pas y songer car la fascination exercée par les Alpes est telle qu'aucune représentation n'échappe à l'idéologie qui ne cesse de mêler réalité et mythe. Tout modèle des Alpes est une caricature dont les traits sont, selon les circonstances, hypertrophiés ou atrophies. Sans doute est-ce le lot des marges, soumises comme les Alpes à de fortes contraintes, qui subissent autant la démesure de la nature que celle des hommes. Reclus, cependant, même s'il n'est pas exempt de jugements qui peuvent encore faire la

28. Ibid. p. 83.

29. Ibid. p. 86

30. «Car bien que Reclus ait pu rivaliser avec la perspective historique d'un Comte, l'imagination d'un Michelet, l'interprétation et la maîtrise technique d'un Le Play, la psychologie d'un Taine, le pouvoir d'abstraction d'un Spencer, il avait pour lui l'avantage d'accéder, mieux que tout autre et peut-être mieux que tous les autres ensemble, au monde concret. Ceci dit, ses intuitions sociologiques méritent sans doute d'être poursuivies. » (Elisée and Elie Reclus, in memoriam, compiled, edited and printed by Joseph Ishill, Berkeley Heights, New Jersey, 1927. p. 158)

part belle aux mythes, marque une réelle transition entre les géographes qui le précèdent et ceux qui, au XX^e siècle, tenteront l'exercice difficile de donner une représentation scientifique des Alpes. On peut encore traquer les mythes chez les contemporains, mais leur forme est d'une autre nature parce qu'elle s'apparente soit à des images passées dont ils s'exagèrent la persistance soit à des images futures qu'ils appellent de leurs vœux, mais qui risquent de demeurer des utopies.

Entre l'hyperréalisme de l'habitant et l'idéalisme du voyageur, il y a un abîme car les expériences qui s'y réfèrent n'ont souvent rien en commun. L'homme commence à découvrir, néanmoins, que les violences élémentaires, auxquelles il est confronté, ne sont souvent que la conséquence de son hybris qui lui a fait oublier qu'on ne gère pas la nature mais l'usage qu'on en fait. La nature alpine n'est plus dévoilée mais construite à travers les usages. Il sait maintenant qu'il doit apprendre à gérer non pas la montagne mais l'usage qu'il en fait. L'usage raisonné et raisonnable de la montagne doit faire une large place à la régulation dont les hommes commencent à peine à entrevoir la nécessité. Le besoin de régulation est directement proportionnel à la quantité des contraintes subies.

Résumé: La complexité des Alpes a conditionné les représentations que l'on pouvait en donner comme le montre l'histoire de la géographie alpine du XVI^e au XIX^e siècle. À chaque époque, les auteurs, qui se sont attaqués à ce redoutable objet qu'est la montagne, ne sont jamais parvenus à demeurer sur le strict plan de la science, mais ont mêlé à leurs descriptions des éléments mythiques qui sont en quelque sorte un miroir des idéologies et des préoccupations de leur temps. C'est que nous avons voulu chercher à mettre en évidence dans cet article pour montrer que ce qui ne relève pas de la science peut néanmoins être objet d'une réflexion scientifique au second degré. Ainsi, on peut glaner de Thomas Platter à Elisée Reclus en passant par Josias Simler, Albrecht von Haller et Horace Benedict de Saussure, pour ne citer qu'eux, les appréciations, qu'ils ont données de la montagne, qui sont souvent un mélange de réalités et de mythes. Les mythes ont changé, mais ils persistent dans la mesure où «l'objet Alpes» continue à cristalliser des fascinations et à générer des utopies.

Mots-clés: réalité, mythe, regard, voyage, Grand Tour, structure, conjonction

Abstract: *The Alps: between myth and reality.*

The complexity of the Alps has influenced the representations that they may be given, as demonstrated by the history of alpine geography from the 16th to 19th century. In each period of history, authors who have tackled this difficult subject of the mountains, have never remained strictly within the bounds of science, but have added mythical elements to their descriptions, which have acted as a kind of mirror of the ideologies and preoccupations of their time. This article attempts to provide evidence of this as a way of showing that what is not scientifically based can nevertheless be the subject of scientific reflection of a second order. Thus, by studying the works of authors such as Thomas Platter, Josias Simler, Albrecht von Haller, Horace Benedict de Saussure and Elisée Reclus, to mention but a few, it is possible to determine their appraisals of mountains, interpretations which are often a mixture of reality and myth. Although myths have changed, they persist to the extent that the Alps as an "object" continue to crystallise fascinations and generate utopian visions.

Keywords: reality, myth, journey, Grand Tour, structure, economic situation